

LES VOIX DE MA SŒUR

RENCONTRE AVEC CÉCILE PHILIPPIN, RÉALISATRICE

Parmi les manifestations de la Semaine internationale de santé mentale (SISM 2012), le film *Les voix de ma sœur*, un portrait-témoignage d'Irène, réalisé par Cécile Philippin, a remporté un grand succès auprès de tous les publics : familles concernées ou non, patients, soignants, jeune public... Tous ont salué tant le courage d'Irène pour cette contribution à la déstigmatisation et à l'information sur les maladies psychiques que la qualité de la réalisation de Cécile, tout empreinte d'humanité et de sensibilité. Cette qualité a été récompensée depuis : *Les voix de ma sœur* a reçu, en mai 2012, le premier prix au Festival international du film de santé à Liège, dans la catégorie santé mentale, ainsi que la Clé d'Argent au 35^e Festival Psy de Lorquin en juin.

Pourquoi avez-vous voulu vous engager dans la réalisation du film avec votre sœur Irène ?

Cécile Philippin : Je me suis rendu compte que la peur et l'ignorance constituaient la pire des choses et que tout ce que me racontait Irène méritait d'être partagé.

J'observais une telle différence entre ce que j'entendais de la part de ma sœur et ce que je voyais dans les médias, que je me suis dit qu'il fallait que j'exprime et explique à mes proches ce qu'il se passait en réalité. Ce film, je l'ai réalisé en premier lieu pour ma famille. Parce que j'ai été là pendant l'été où ma sœur était en crise, parce que j'ai eu à cette occasion une relation privilégiée avec elle, parce que nous avons énormément parlé ensemble sur ce qui se passait dans sa tête, il fallait que je partage tout cela. Moi-même j'ai passé des années

sans rien comprendre à la maladie de ma sœur. J'ai pensé qu'il était nécessaire que nous expliquions, Irène et moi, toutes les deux, à notre famille ce qu'Irène vivait réellement.

J'ai tout d'abord décidé d'enregistrer les propos d'Irène pour garder une trace audio. Puis rapidement j'ai pensé à lui proposer de la filmer. Pour moi, mettre des images sur sa parole, c'était une façon de leur donner plus d'impact que ne pouvait le faire une bande-son ou même un livre. Toujours avec cette idée que, quitte à faire quelque chose, autant le faire vraiment.

En dehors de la pathologie, nous avons voulu tout simplement raconter une histoire. Celle d'une personne à laquelle on s'attache, que l'on suit. La générosité avec laquelle Irène se raconte fonctionne bien comme une histoire.

Irène a-t-elle accepté d'emblée cette idée de film ?

Cécile Philippin : Au départ, Irène était d'accord pour parler mais pas pour témoigner devant une caméra. L'idée de passer à l'image était un peu effrayante pour elle. Mais il se trouve qu'à ce moment-là, il lui a été proposé de participer à un petit sujet de trois minutes pour une émission de télévision grand public sur France 2. Elle a donc eu l'occasion de se voir une première fois à l'image. Elle a su, par la suite, que son témoignage avait eu un impact réel dans les familles. Du coup, elle a trouvé cette expérience positive et montré moins de réticence envers l'idée d'un film.

Nous avons donc tourné ensemble quelques images que je lui ai projetées. Ce qui lui a permis de découvrir le regard que je portais sur elle au travers de la caméra. Les images lui ont plu. Elle ne s'est trouvée ni laide, ni ridicule, comme elle le craignait. L'idée qu'elle se faisait



d'elle auparavant était plutôt négative et n'avait pas grand-chose à voir avec ce que je lui montrais. Elle a aussi compris que l'image avait un impact beaucoup plus fort qu'un enregistrement audio seul, que cela donnait un sens à son témoignage.

À partir de là, nous avons scellé un pacte : je m'engageais à lui présenter ce que j'avais filmé et elle m'accordait sa confiance pour ne garder au montage que les images qui lui plaisaient. Dès lors, il n'y a eu aucune difficulté. Je l'ai suivie, nous avons parlé à bâtons rompus, elle a complètement oublié la caméra.

Finalement, c'est l'accueil des soignants qui me souciait le plus. Et c'est en effet ce qui a pu poser problème. Nous avons eu l'autorisation de tourner à l'hôpital sous condition de faire visionner les images pour avoir un aval définitif. C'est dire que nous avons filmé sans être certains de pouvoir diffuser ensuite ; ce ne sont pas des conditions communes pour un documentaire. Je pensais cependant qu'il était nécessaire de faire parler les soignants d'Irène. Au bout du compte, tout s'est bien passé. Au CMP, les portes se sont ouvertes et le tournage a été très facile. Quant aux patients, nous avons, bien entendu, respecté strictement leur droit à l'image.

Quelles ont été les réactions lors des projections de ce film ?

Cécile Philippin : D'abord, nous avons été extrêmement surpris par le nombre de gens venus aux diverses projections. Nous nous sommes rendu compte que beaucoup de gens étaient désireux de partager une expérience qu'eux-mêmes vivaient de façon plus ou moins similaire.

Nous n'avions qu'une crainte, aussi bien Irène que moi : celle de s'entendre reprocher de ne présenter qu'un cas particulier dans lequel les gens ne se retrouveraient pas forcément. Irène ne raconte que sa pathologie, mais elle ne voulait pas tomber dans le travers de se donner pour exemple. Mais le fait qu'elle s'en soit sortie peut donner force et espoir aux personnes également concernées par la maladie. C'est ainsi que de nombreuses familles et patients nous l'ont exprimé. Une famille dont l'enfant était en train de débiter la maladie nous a fait savoir que le film lui a permis de mettre des mots sur ce qui lui arrivait, de ne pas avoir peur de faire face.

Les personnes non concernées directement par la mala-

die nous ont déclaré que cela les aiderait à avoir un autre regard sur la maladie à l'avenir ; que cela donnait une image positive. Globalement, pour la plupart, les personnes ont appris beaucoup de choses qu'elles ignoraient totalement auparavant. J'avais bien conscience qu'il fallait toucher les personnes qui ne connaissent pas la maladie de près, mais pas à ce point-là.

La vraie surprise a été la réaction des soignants. Ils nous ont remerciés. Ils nous ont expliqué qu'ils n'avaient pas accès, de cette façon-là, à cette parole sincère des parents et des familles. Même des psychiatres nous ont avoué avoir appris quelque chose. Tous savent en théorie ce que la maladie engendre de bouleversements, mais ils ont peu accès à ce qui se passe dans les familles, à la situation réelle qu'elles vivent.

Notre but, notre envie, c'était que le film soit utile. En ce sens, nous avons réussi.

Et la réaction au sein de votre propre famille ?

Cécile Philippin : Ce film a eu un impact important dans notre propre famille. Il a servi à resserrer les liens entre nous. L'une de nos sœurs, habituellement très timide, a tenu dans ce film des propos que nous n'avions jamais entendus. Pour ma mère, le film a permis, en quelque sorte, de passer le relais à ses enfants pour aider Irène à continuer à faire face. Avec mon père, ma mère s'est occupée d'Irène pendant 20 ans. Dans le film elle révèle ses sentiments de culpabilité vis-à-vis de la maladie de sa fille et comment elle a découvert au final que de chercher un coupable ne servait à rien. Ce film a clairement déculpabilisé la famille.

Pendant toute la fabrication du film, j'ai pu réaliser également ce que pouvait être une alliance entre membres de la famille et soignants, entre patients et soignants. Ce travail a été révélateur en ce sens également. Cette alliance apparaît bien comme un élément capital.

Après cette expérience, conseilleriez-vous aux autres familles de témoigner ?

Cécile Philippin : À vrai dire, j'espère qu'il y aura d'autres témoignages. Il faut écouter et faire écouter la parole de ceux qui souffrent. Ce sont eux qui donnent la clef pour comprendre la maladie. Très clairement, j'engage les gens à témoigner. Sinon, on laisse la place à de fausses vérités, à l'ignorance, à la peur, à la stigmatisation. Une seule condition pour celui ou celle qui filme : le faire avec une grande prudence, ne pas tomber dans le voyeurisme et ne rien montrer que la personne ne puisse assumer ensuite. Il faut être respectueux de celui qui témoigne.

Pour les patients et familles, témoigner, c'est le seul moyen de montrer la réalité.

■ Propos recueillis par A. P.-N.

